SUJET

A quelles conditions la réécriture d'une œuvre littéraire devient-elle une création ?

Voici quelques éléments pour disserter. Je n'ai pris que quelques exemples mais suffisamment approfondis.
Mon fil directeur est le suivant : pour qu'il y ait « création » autrement dit une œuvre d'art, il faut une transformation réussie. Il ne faut pas une instrumentalisation à des fins militantes, il faut faire apparaître quelque chose de nouveau sans dénaturer l'œuvre support, et il faut un véritable talent évidemment, que ce soit un musicien ou un écrivain. Et si cette nouvelle œuvre est reçue par un public qui peut ainsi avoir accès à l'œuvre antérieure, alors on a une œuvre qui traduit une réelle fécondité.
Attention, ce n'est pas exactement une dissertation, mais vous pouvez vous appuyer sur les éléments rédigés pour un travail plus abouti et qui répond aux critères de l'académisme scolaire.

Enquêter

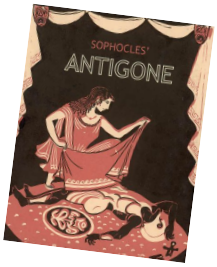
Sur les formes diverses de réécriture : le pastiche et la parodie en particulier (certaines fiches de cours citent la citation et l'allusion, qui ne sont pas tout à fait des réécritures).

Réfléchir

Si on vous demande « à quelles conditions », cela signifie que toute réécriture n'est pas une création : il faut donc évoquer le plagiat ou tout simplement une modernisation d'une œuvre, (et moderniser ne suffit pas pour créer un chef d'œuvre ou tout simplement une « œuvre »).
Vous pouvez dégager trois conditions suffisamment significatives pour organiser votre plan, mais vous risquez toujours dans ce cas d'avoir trois gros blocs posés.
Commencez tout simplement par réfléchir, on a perdu l'habitude, mais elle peut revenir.
Réécrire, c'est forcément reprendre un matériau antérieur : c'est donc imiter, faire allégeance aux Anciens mais c'est aussi innover, et surtout transformer un matériau initial pour en faire autre chose.
Aucun auteur ne créé ex nihilo. Il emprunte à une culture et à la sphère linguistique et culturelle à laquelle il appartient. Mais la réécriture est uns sorte d'écriture « au carré » puisque le contenu (et pas seulement la forme) de l'œuvre il l'emprunte à un auteur ou à un genre antécédent.
Toute réécriture n'est donc pas une création. Pour que création il y ait, il faut une condition nécessaire (mais non suffisante) : une opération de transformation. Mais on peut transformer sans qu'il y a ait une réussite nouvelle. ET c'est la réception de cette œuvre nouvelle, son plébiscite, qui fera qu'elle sera de nouveau réassumée dans le patrimoine, sous cette forme renouvelée autant que la forme antérieure (qui parfois même sera oubliée sauf de la littérature).

Il faut donc pour qu'il y ait une « création » que l'œuvre retrouve une sorte de jeunesse, sans la dénaturer.

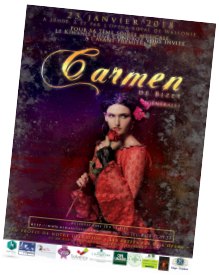
L'exemple le plus probant de cette création nouvelle est celui de Jean de la Fontaine. On ne lit plus guère les fables d'Esope même dans une traduction française. Qui connaît encore Phèdre ou Babrias ? Encore moins Bidpaï, ou Pilpaï, le sage indien auteur du *Panchatantra*, la source orientale du fabuliste français. Et pourtant, ils constituent sa source d'inspiration. La seule ? Certes non ? Entre la fable d'Esope, souvent sommaire, et le fin travail de la fable de la Fontaine, il y a l'abîme d'une culture orale à une culture de l'écrit et de l'écriture. Si la transformation a été si réussie, c'est parce qu'elle a été soutenue de deux faits : la génie propre du fabuliste, et son art d'écrire ; une culture qui a donné au français un éclat encore tenu pour inégalé, celui de la langue du XVIIème siècle. Les *Fables* de la Fontaine ont le succès qu'elle mérite, elles sont une œuvre authentique, ni pâle imitation, ni plagiat, ni pauvre transformation. Le matériau est exploité avec habileté, transformé, remanié, enrichi, embelli souvent, pour une œuvre originale, frappée au coin d'une langue et d'un rythme d'une rare perfection. Aucune fable ne ressemble à une autre malgré les efforts de l'académisme scolaire pour ramener le lion à la figure du roi soleil. Et elles sont toujours lues et enseignées. A juste titre. Trois bibliothèques y sont figurées : la grecque, la latine et la syriaque (par le biais de l'apport indien). Si l'universalité présumée du génie français apparaît quelque part, c'est bien dans le génie du fabuliste.



L'*Antigone* d'Anouilh peut fournir un bon exemple. L'ennui c'est que l'interprétation habituelle est fausse. Il ne s'agit pas de la loi naturelle, mais du droit coutumier. Droit coutumier (tout aussi fort que la loi naturelle) contre la Raison d'état, c'est le problème que pose Anouilh. Il ne réécrit pas le mythe qui est plus large puisqu'il se noue avec la figure d'Œdipe. Mais il opère une sorte de « zoom », sur l'un des éléments mythiques qu'il repose dans un autre contexte, une autre écriture aussi. C'est une véritable création mais elle pose sur le matériau mythique un « voile », elle le rend aussi plus opaque et peut-être même plus difficile d'accès dans la mesure où il sera lu avec la grille d'interprétation nouvelle, plus moderne.

La réécriture suppose donc nécessairement une « transformation », ou « une transposition » d'un art vers un autre. L'opéra a ainsi largement puisé dans des œuvres littéraires auxquelles il a souvent donné une audience encore plus large : *Don Juan*, *Lucia de Lammermoor*, de Bellini qui reprend l'ouvrage de Walter Scott, lui-même s'appuyant sur un fond écossais, *Carmen* pour ne citer que les plus célèbres.

A voir les mises en scène récentes d'une invraisemblable loufoquerie de la vie de cette femme fatale qu'est Carmen, on peut supposer que l'aspiration à faire de cette œuvre une création est à l'origine de cette frénésie d'inventivité. Les metteurs en scène auront beau faire de Carmen une Eve ou une

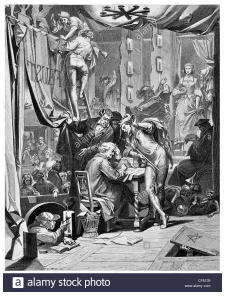


femme serpent, la création de l'œuvre revient à Mérimée. Ils ne feront jamais qu'envelopper le récit. Réécrire, ce n'est pas instrumentaliser une œuvre à des fins militantes ou prosélyte.

Jusqu'où aller dans cette opération de transformation ? Le féminisme exalté est allé récemment jusqu'à opérer une modification du dénouement et faire mourir don José. C'est le temps qui décidera si le féminisme a eu raison de prétendre imposer ses codes aveugles sur une création qui participe aussi des contextes historiques. Carmen est d'abord une gitane, à un moment où l'Espagne à demi fantasmée, celle des toreros, du flamenco, de l'énergie de la passion, fascinait les hommes de lettres.

Réécrire, c'est aussi moderniser pour permettre à un lectorat plus large d'avoir accès à une œuvre difficile. Dépoussiérer un texte, le redonner à lire dans une autre facture, plus recevable, c'est déjà beaucoup. La « création » revient-elle à celui qui, pour la première fois, a donné au monde une œuvre littéraire ou à celui qui la relance dans le ciel de la littérature, avec une popularité restaurée?

Faust est ainsi d'abord un conte populaire, mais il revient à Goethe de l'avoir élevé à la dignité qui est la sienne. Comme *Don Juan.* Mozart lui a donné une audience internationale que l'œuvre de Tirso de Molina n'aurait sans doute jamais eue, et n'a toujours pas. Mais on peut aller de l'opéra à Tirso de Molina si l'on est un peu curieux. Il est également probable que le Don Juan de Molière a éclipsé l'œuvre du prêtre espagnol : plus moderne sans doute mais aussi dans un contexte qui permettait le succès que l'œuvre de Molina n'a pas eue (et peut-être aussi ne cherchait pas).



Cela voudrait-il dire que seul le succès permettrait de donner à tel ou telle œuvre le label convoité d'œuvre d'art, de création ? Rien n'est moins sûr. Car sans l'horizon de l'œuvre qu'elle renouvelle, sans ce point d'appui, la réécriture n'aurait pas cet impact. Et son plus grand mérite, ce n'est pas tant de revendiquer et de voir gratifié du titre envié de création, mais de redonner à l'œuvre qui la soutient un nouveau souffle.

Le XXème siècle a été le siècle de la réécriture. Cela signifie t-il que ce siècle a manqué cruellement d'imagination ? Cela peut aussi signifier que ce siècle a vu tout l'intérêt d'œuvres majeures et a eu le souci de les redonner à lire, selon des formes nouvelles, une écriture renouvelée, une facture plus moderne. Une réécriture est sans doute moins une création qu'une réhabilitation, une rénovation d'une œuvre tombée dans l'oubli ou en déshérence. Et si un auteur réussit à relancer dans le ciel de la littérature une nouvelle étoile, qu'importe si elle existe déjà dans une autre constellation…